

Communication, langage et sens communs : retour ethnométhodologique sur une enquête, le cas d'une enquête sur la propreté des espaces publics

bodineau.martine@wanadoo.fr

Version actualisée en juin 2013¹

Résumé :

L'auteur présente une recherche ethnométhodologique, qui a porté sur le mode de fabrication des résultats d'une enquête ayant pour thème « la propreté des espaces publics », et dont l'objectif était de décrire les procédures de création de sens commun, mises en œuvre par les enquêteurs. L'article expose, tout d'abord, la problématique de la recherche selon l'angle de vue ethnométhodologique, et présente ensuite la teneur des travaux réalisés. Révélant la présence d'une « erreur » au sein des résultats de l'enquête, ces travaux ont permis de montrer que cette « confusion de sens » constitue une « méthode » d'élaboration du langage et du sens communs. L'auteur propose, en dernier lieu, une nouvelle approche du sujet de la « propreté », induite par les découvertes de la recherche.

Mots clés : ethnométhodologie, indexicalité, sens commun, sociologie urbaine, propreté des espaces publics

Plan :

La problématique de la recherche, les procédures de création du sens

L'approche ethnométhodologique

Les concepts d'indexicalité et de réflexivité

Les procédures de création du sens

Le programme de la recherche

L'analyse des résultats de l'enquête

Le schéma de synthèse de l'enquête

Les « registres de sens » du schéma de synthèse de l'enquête

La découverte d'une « confusion de sens »

La « réalité » des descriptions sociologiques

La nouvelle interprétation du sujet de la « propreté »

Le geste de salir

Les perspectives d'action et de communication : « changer de registre »

Du respect des « règles » au respect des usages

Du nettoyage à la « mise en ordre »

Conclusion

Bibliographie

¹ L'actualisation concerne les références bibliographiques

La recherche présentée dans cet article a porté sur les résultats d'une enquête, ayant pour thème la « propreté des espaces publics », à laquelle l'auteur a participé. Il s'agit d'un travail « *méta-descriptif* », sur le modèle des travaux réalisés par Philippe [Amiel, 2004], visant à établir le mode de fabrication de ces résultats.

Le compte-rendu qui suit est organisé en trois parties. La première présente la problématique de la recherche ainsi que les concepts ethnométhodologiques auxquels ces travaux se réfèrent. C'est en tant qu'activités sociales ordinaires, que les travaux des sociologues s'inscrivent dans le programme de recherche de l'ethnométhodologie, centré sur « *les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique [...]* » [Garfinkel, 2007, p. 51]. Au travers des procédures d'analyses mises en œuvre par les sociologues, ce sont les procédures de création de sens des « membres »² que les ethnométhodologues tentent d'élucider. La seconde partie est consacrée à l'exposé des travaux réalisés. Révélant la présence d'une « erreur », au sein des résultats de l'enquête, la recherche a montré que la réalisation de cette « confusion de sens » constitue la « méthode » par laquelle les « membres » élaborent le langage et le sens communs. Ces travaux ont permis de proposer une nouvelle interprétation des résultats de l'enquête, qui fait l'objet de la troisième partie. Celle-ci s'attache à montrer, en quoi la « confusion » intervient dans la compréhension commune du sujet de la « propreté » et dans les difficultés de communication qui existent entre les Collectivités et leurs habitants, et en quoi sa découverte ouvre de nouvelles perspectives d'action et de communication.

La problématique de la recherche, les procédures de création du sens

L'approche ethnométhodologique

Pour les ethnométhodologues, les méthodes des sociologues professionnels sont « *de part en part des méthodes d'enquête et de théorisation sociologique de membres* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 436]. Les descriptions sociologiques, profanes ou professionnelles, s'appuient sur l'usage du langage naturel³, et partagent « *le même statut en tant que façon de produire la réalité sociale* » [Dictionnaire de sociologie d'Oxford, in Amiel, 2004, p. 22]⁴. C'est donc en tant que procédures de création de sens de « membres », que les analyses réalisées par les sociologues constituent un objet de recherche ethnométhodologique. Comme les « membres », les sociologues ne prêtent pas d'attention particulière aux opérations concrètes qu'ils réalisent pour produire le sens de leurs descriptions. Ils décrivent leurs méthodes de recueil et de traitement des données, mais « *[...] ces procédures ne constituent qu'un élément de leur activité, et le seul qui soit susceptible de cette mise à jour, tous les autres ne méritant jamais qu'on s'interroge à leur sujet* » [Dulong, 1984, p. 41]. Les questions que se posent les ethnométhodologues, à propos de ces activités, portent sur la manière dont sont prises, au cours

² « *La capacité à partager ce qui va sans dire ou ce qui est "pré-connu", en un mot, la capacité à partager le "sens commun", c'est ce qui constitue le membre au sens ethnométhodologique* » [Amiel, 2004, p. 64].

³ « *Les individus – qu'ils soient profanes ou professionnels – utilisent le langage naturel pour faire de la sociologie [...]* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 429].

⁴ « *Ethnomethodology* », p. 203-205 in Marshall G. (dir.), *Oxford dictionary of sociology*, Oxford, Oxford University Press, 1998. (Trad. par Philippe Amiel).

de l'enquête, les « *décisions en matière de sens, de faits, de méthode et de trame causale* » [Garfinkel, 2007, p. 151].

Parmi les propositions centrales de l'ethnométhodologie, figurent celles que la discipline avance au sujet de la construction du sens. D'une part, il s'agit d'une réalisation permanente des « membres », en raison du caractère « indexical » des phénomènes de sens. « [...] *tous les objets et produits du raisonnement pratique [...] ont la propriété d'être indexicaux. Cela signifie que le sens de ces objets est élaboré et spécifié par le contexte dans lequel ils apparaissent [...]. En fait, les acteurs sociaux règlent [...] leur conduite en utilisant le contexte local pour élaborer et spécifier le sens de leurs discours et de leurs actions* » [Heritage, in Amiel, 2004 p. 24]⁵.

D'autre part, cette création du sens est constamment occultée. Cette « omission systématique des aspects constitutifs de la rationalité interne des pratiques sociales [...] caractérise le raisonnement sociologique pratique en général, qu'il s'agisse de sa version professionnelle et scientifique, ou de sa version profane » [Barthélemy, Quéré, 2007, p. 26]. Les « membres » considèrent les significations comme « allant de soi »⁶. Ils partagent le sens de manière tacite, et les procédures, par lesquelles celui-ci est établi, ne sont jamais explicitées, ni même remarquées, par qui maîtrise le sens et le langage communs. Les définitions deviennent des « choses », indépendantes de la construction qui les a réalisées. « Dès qu'on réfléchit, il devient évident qu'une chose n'est réelle que dans la mesure où elle répond à une définition du réel [...] sauf que ce fait est d'habitude oublié, [et] que la définition convenue est "chosifiée" (c'est-à-dire qu'elle devient à son tour une "chose") [...] » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 117-118].

Les énoncés suivants : « le sens est élaboré par le contexte » et « la définition devient une chose », présentent, en tant qu'expressions du langage naturel, les propriétés d'indexicalité et de réflexivité qu'ils indiquent. Comme le montrent les développements ci-après, formuler le sens de ces énoncés fait apparaître ces phénomènes.

Les concepts d'indexicalité et de réflexivité

La notion d'indexicalité exprime l'idée que les mots d'un langage n'ont pas de définition fixe. « *Le caractère défini [du] sens [des expressions indexicales] manque de structures que l'on puisse révéler dans les expressions réelles ; on ne peut pas recourir à des méthodes mathématiques disponibles pour spécifier un sens d'une manière précise* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 431]. Le sens n'est pas contenu « dans » l'expression, il est établi par les « membres », en fonction du contexte de son énonciation⁷. Cette propriété du langage, et des phénomènes de sens, implique que le sens d'une expression est indissociable de son contexte

⁵ John Heritage, « Ethnométhodology », p. 206-208 in W. Outhwaite, T. Bottomore, E. Gellner, R. Nisbet, A. Touraine (dirs), *The Blackwell dictionary of 20th century social thought*, Oxford, Blackwell, 1993-1994. (Trad. par Philippe Amiel).

⁶ Les membres « *construisent le sens de l'ordre social [...] en considérant les significations comme substantielles et comme non problématiques. [Elles] sont prises comme allant de soi* » [Dictionnaire de sociologie d'Oxford, in Amiel, 2004, p. 21]. (Cf. note 4).

⁷ Ce sont « *les circonstances momentanées de son usage qui lui assurent un sens déterminé [...]* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 430].

d'énonciation. Hors de tout contexte, les expressions changent de « nature ». Elles deviennent des généralités, des « *expressions idéales* »⁸.

Au premier abord, l'affirmation : « la définition devient une chose » semble absurde. Il n'échappe à personne que le « sens d'un objet n'est pas l'objet lui-même » (Énoncé-1). Cependant, en considérant une expression particulière, par exemple l'expression « pied de chaise », on pourrait, à propos de son sens, énoncer quelque chose comme : « un pied de chaise est un morceau de bois (ou d'une autre matière), employé pour soutenir l'assise d'une chaise » (Énoncé 2). La définition indique ce qu'est l'objet défini, et l'objet défini est ce qu'indique la définition⁹. Cet énoncé affirme donc qu'un objet est équivalent à son sens, tandis que le précédent affirme le contraire. Ce paradoxe est une conséquence des propriétés indexicales du langage naturel. Chacun de ces énoncés (1&2) constitue un contexte, qui spécifie la signification des expressions « objet » et « sens ». Celles-ci n'ont pas la même signification dans l'un et l'autre de ces contextes.

Le premier énoncé fait référence aux expressions « l'objet » et « le sens », en tant que généralités. Elles sont envisagées comme des entités distinctes. Ce qui revient à considérer, d'une part, un « objet matériel » vierge de tout sens, et d'autre part, un « sens » qui ne serait attribué à rien de précis. Dans ce contexte d'énonciation, « objet » et « sens » sont des abstractions, des « idéalités », qui n'apparaissent nulle part dans la vie réelle. Dans les circonstances de la vie pratique, les « objets matériels » ne se présentent jamais isolés de leur sens. Ils se présentent dans le cadre d'un contexte particulier qui leur confère un sens particulier. C'est le cas pour le second énoncé. Dans le contexte formé par « la chaise », « objet » et « sens » ne font qu'un. En tant que partie de « la chaise », le « morceau de bois » est un « pied de chaise ». L'un et l'autre sont indissociables, ils sont liés par une relation réflexive. Le sens de l'objet apparaît *en* contexte.

Le fait de négliger le contexte d'énonciation, et de considérer les significations comme étant « attachées » aux mots, établit une équivalence entre deux registres de sens différents, équivalence dont résulte le paradoxe constaté. « *Il saute aux yeux que l'humanité est la classe de tous les individus, mais qu'elle n'est pas elle-même un individu. Toutes tentatives de parler de l'un en termes de l'autre, aboutit fatalement au non-sens et à la confusion* » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 24].

Les procédures de création du sens

Les énoncés généraux et les cas particuliers relèvent de « *niveaux d'abstraction* » différents [Bateson, 1977, p. 299-331]. Un raisonnement portant sur les phénomènes de sens est un commentaire *sur* ces phénomènes. Il se situe à un niveau « méta » par rapport à ceux-ci. « [...] *un commentaire sur une conversation substitue une notation symbolique à une autre* » [Conein,

⁸ « *Le souci de la rigueur suscite la pratique ingénieuse qui consiste à d'abord transformer [les] expressions [indexicales] en expressions idéales. On dégage alors des structures en tant que propriétés des idéalités, puis on attribue les résultats aux expressions réelles, comme s'il s'agissait de leurs propriétés [...]* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 431].

⁹ « *Une définition est une périphrase faite de mots, un "synonyme composé", pourrait-on dire, comme on parle de "mots composés"* » [Amiel, 2004 p. 37].

1984, p. 26]. Il en est de même pour tous les éléments qui se rapportent à un autre : le sens attribué à..., le jugement porté sur..., parler de..., expliquer, analyser quelque chose. Ces activités exigent de se situer « extérieurement » à la chose considérée, et par conséquent au sein d'un contexte différent. Cependant, dans la vie courante, ces niveaux d'abstraction ne sont pas dissociés. Leur « superposition » fonde la conception commune de la réalité. « *Notre expérience du monde repose sur l'ordonnement des objets de perception selon des classes [ou classements]. Ces classes sont des constructions de l'esprit et appartiennent donc à un ordre de réalité tout à fait autre que celui des objets eux-mêmes. Les classes ne sont pas formées seulement d'après les propriétés physiques des objets mais surtout d'après le sens et la valeur qu'elles ont pour nous. [...] L'appartenance de classe d'un objet s'appelle sa "réalité" [...]* » [Watzlawick et al., 1975, p. 120].

Dire que « le sens est une chose », signifie qu'un objet, étant toujours placé dans un contexte, est toujours un « objet défini ». Il ne se réduit pas à un « objet matériel », caractérisé par les propriétés de la « matière » dont il est formé. L'objet de la vie « réelle » est un « objet doté de sens ». C'est l'affectation de ce sens, par le contexte, qui passe inaperçue, et c'est de cette manière que la construction du sens est occultée¹⁰. Selon le sens commun, *être* un « pied de chaise » correspond à l'état de l'objet, et non à sa définition. Le « pied de chaise » acquiert, en quelque sorte, la matérialité du « morceau de bois »¹¹.

Les significations, accordées aux actions, sont également considérées comme des caractéristiques des actions elles-mêmes. Une action jugée déviante est vue comme « *substantiellement* » déviante. Les questions qui se posent à propos des déviants, telles que « [...] *pourquoi font-ils cela ? Comment expliquer leur transgression ?* », s'appuient sur « *la conviction de sens commun selon laquelle il y a quelque chose de substantiellement déviant [...] dans les actes qui transgressent [...] les normes sociales* » [Becker, 1985, p. 27, 28]. Or, le sens d'une action ne peut apparaître qu'en référence au contexte dans lequel elle se produit, et non en référence aux jugements portés, « après-coup », sur cette action.

Le programme de la recherche

Le « cas » étudié est formé par les résultats d'une enquête sur le thème de la « propreté des espaces publics », réalisée en 2004 par le Lema (Laboratoire d'ethnométhodologie appliquée), pour le compte de la ville de Saint-Denis¹². Les activités d'enquête et de recherche sont organisées en une succession de niveaux, chacun prenant pour objet d'analyse les activités

¹⁰ « L'objet matériel » peut être représenté comme un objet transparent, qui prendrait la couleur du milieu dans lequel il se trouve. Au sein de chaque milieu particulier, la couleur apparaîtrait comme un attribut de l'objet. Pour accéder à l'objet transparent, il faudrait l'isoler de tout milieu, c'est-à-dire l'isoler des circonstances de la vie « réelle ». L'objet transparent, dénué de couleur, serait une abstraction ou un objet « réel » de laboratoire.

¹¹ Le « morceau de bois », qui tient lieu « d'objet matériel » pour les besoins de la démonstration, ne se réduit pas, dans la vie « réelle », à sa matérialité. Même en tant que « bois à brûler » ou en tant que rebut, il n'est pas dénué de sens. Comme on le verra dans le cadre du sujet de la « propreté », les déchets ont un statut et une place, définis par les conventions sociales.

¹² L'enquête a été menée par un groupe d'étudiants, sous la direction de Patrice Ville, socianalyste, professeur en Sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, dans le cadre d'une de ses sessions de formation à l'entretien non-directif. Pour de plus amples informations sur la réalisation et les conclusions de l'enquête, voir l'article [Bodineau, 2009].

réalisées au niveau inférieur. Au premier « étage », se trouvent les propos tenus par les personnes auditées sur le sujet de la « propreté ». Au second, se trouvent les analyses formulées par les enquêteurs. Les axes principaux de leurs conclusions ont été exprimés sous la forme d'un schéma, qui, en tant qu'illustration du raisonnement des enquêteurs, a formé le « terrain » de la recherche¹³. Les travaux de recherche se situent au troisième « étage ». Leur compte-rendu, qui fait l'objet du présent article, constitue un niveau supplémentaire.

Le programme de ce « retour ethnométhodologique » [Amiel, 2004, p.10] visait à décrire les procédures par lesquelles les enquêteurs avaient construit le schéma de synthèse de l'enquête¹⁴. Engagé dans une telle entreprise, le chercheur se trouve placé dans une situation particulière. Les procédures, qu'il se donne pour tâche d'établir, consistent en des méthodes de création de sens implicites, faisant appel à des significations « allant-de-soi » pour les « enquêteurs-membres » et pour lui-même. Dans cette situation, il n'est pas en capacité de formuler des hypothèses au sujet de ce qu'il peut espérer mettre au jour, ni au sujet des moyens d'investigation qui lui permettraient de le faire. « *Quand on ne voit pas ce qu'on ne voit pas, on ne voit même pas qu'on ne voit pas, pourrait-on dire avec Paul Veyne* » [Amiel, 2004, p. 66].

S'extraire du sens commun impose au chercheur une posture de mise à distance de son point de vue de « membre », posture que les ethnométhodologues appellent « l'indifférence ». Celle-ci, loin d'être naturelle, passe par la mise en œuvre de procédures particulières, dont le but est de « rendre étrange un monde obstinément familier » [Garfinkel, 2007, p. 101]. Le chercheur est lui-même confronté aux propriétés d'indexicalité et de réflexivité du langage naturel, qu'il tente de révéler. Chacun des « étages », correspondant aux activités d'enquête et de recherche, constitue un contexte spécifique d'énonciation, et pour chacun, le langage est à la fois « langue décrite et langue de description »¹⁵. Cette situation, comme on le verra, ne manque pas de faire surgir des difficultés. C'est en considérant ces difficultés comme autant d'objets d'investigation, que le chercheur est parvenu à mettre en doute le sens des expressions du langage courant liées au thème de l'enquête. La référence aux concepts d'« indexicalité » et de « réflexivité » lui a permis de postuler, qu'en identifiant la nature des difficultés qu'il rencontrait, il accéderait à « ce qu'il s'agissait de trouver ».

L'analyse des résultats de l'enquête

Les travaux de recherche ont porté sur le schéma de synthèse, réalisé par les enquêteurs pour présenter leurs résultats (cf. *Fig. 1*). L'objectif visé était de décrire les raisonnements par lesquels ils avaient produit cette représentation du « problème de la saleté ».

¹³ Ce schéma est désigné, dans la suite du texte, par « le schéma de synthèse ». L'étude de terrain initiale est désignée par « l'enquête », et les travaux ultérieurs, portant sur ses résultats, sont désignés par « la recherche ».

¹⁴ L'auteur a été successivement « enquêteur », puis « chercheur ». Il est désigné par ces termes, afin de respecter la distinction de ses différentes activités. Durant la phase d'enquête, il s'est chargé de l'aboutissement du schéma de synthèse, et de la rédaction du compte-rendu.

¹⁵ « *La relation entre langue et métalangue, entre langue décrite et langue de description, est réflexive par excellence* » [Amiel, 2004, p. 38].

Le schéma de synthèse de l'enquête

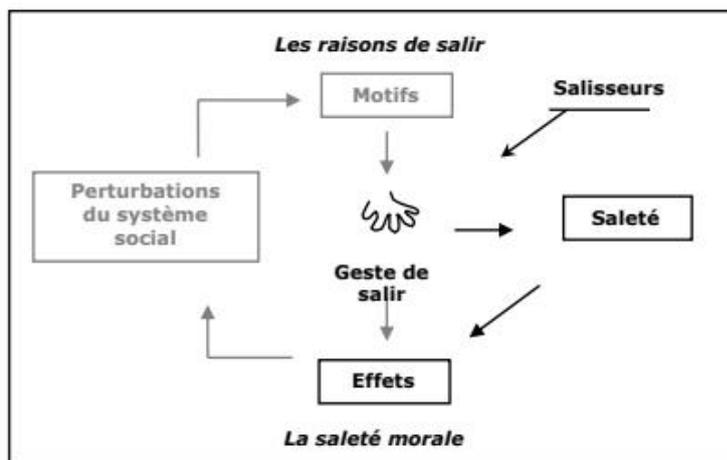


Figure 1 : Le schéma de synthèse de l'enquête

Selon le compte-rendu de l'enquête [Bodineau, 2005, rapport d'étude, p. 4, 51], le schéma de synthèse illustre l'interprétation suivante du « discours » proféré sur le thème de la *saleté*. Selon la lecture la plus courante de la situation, la *saleté-physique* résulte du comportement des *salisseurs*, dont l'acte, le *geste de salir*, est vécu comme une mise en cause des règles collectives, produisant en cela un dérangement important (la *saleté morale*)¹⁶. Cette lecture constitue le « système de la saleté », représenté par la partie droite du schéma (en noir). La partie représentée à gauche (en gris), figurant le « système de la crise », traduit une interprétation des éléments plus profonds du discours, moins explicites. Ceux-ci décrivent un univers de *désordre* : une ville en « crise », en proie à un *dérèglement*, à des *débordements*.

L'articulation de ces deux « systèmes », au sein d'une « spirale négative », s'inspire de l'idée selon laquelle le dérangement, issu de la déstructuration sociale provoquée par « la crise », s'exprime à propos de la *saleté*¹⁷. Selon l'interprétation retenue par les enquêteurs, la *saleté*, perçue comme l'origine des perturbations qui affectent le fonctionnement social local, n'en est que le résultat. Les différentes ruptures qui constituent la *crise de la ville* – rupture identitaire, rupture du lien avec la collectivité, dépréciation de l'espace public – procurent à tous, des *raisons de salir*¹⁸.

¹⁶ Certaines formulations sont inspirées des propos des entretiens, mais n'en reprennent pas les termes exacts, elles sont indiquées en italique, ainsi que l'ensemble des expressions se rapportant aux résultats de l'enquête. Les citations des entretiens figurent entre guillemets. Ici, les formulations exactes sont : « *C'est le geste qui salit* » et « *Ça salit le moral* ».

¹⁷ « *Ils règlent un problème en faisant transfert. [...] On est en crise [...]. La déréglementation, le changement de valeurs [font] que les références et l'identité des gens pose problème. [...] Les gens ont l'impression que tout est démonté* » [Extrait d'un entretien, rapport d'étude, p. 15].

¹⁸ « *Tout le monde salit, tout le monde met le bordel* » [Extrait d'un entretien, rapport d'étude, p. 17].

Les « registres de sens » du schéma de synthèse de l'enquête

Pour mener ses investigations, le chercheur disposait du compte-rendu de l'enquête, et d'une série d'esquisses, réalisée durant la phase d'élaboration du schéma de synthèse. Le compte-rendu, constituant une « justification » à posteriori de l'interprétation proposée par le schéma, ne révélait rien des raisonnements tenus en amont. L'étude des esquisses ne s'était pas non plus révélée concluante. Il apparaissait que l'une d'elles, en articulant les différents éléments autour du *geste de salir*, formait la « boucle » par laquelle les enquêteurs cherchaient à représenter la « spirale négative », décrite par les propos des entretiens. Mais le raisonnement, par lequel cette « boucle » avait été obtenue, demeurait obscur.

C'est un travail d'une autre nature qui a offert au chercheur un nouveau champ d'investigation. Envisageant d'exploiter les résultats de l'enquête, afin d'en dégager des pistes d'action, le chercheur avait entrepris de formuler les éléments, qui, de manière concrète, interviennent dans le « fait » de *salir* et dans les réactions de la population à l'égard de la *saleté*. Cette entreprise a soulevé des difficultés inattendues. Traduire, dans un langage courant, les conclusions illustrées par le schéma, aboutissait à des confusions interminables. Ces difficultés indiquaient au chercheur l'existence de phénomènes d'indexicalité, internes aux notions qu'il s'agissait d'exprimer, et la présence, au sein de son raisonnement, de plusieurs registres de sens¹⁹.

Il s'est alors employé à clarifier la signification des flèches du schéma de synthèse, celles-ci représentant des éléments de nature différente : une action (*salir*), des sensations éprouvées face à la présence de la *saleté-physique* dans l'espace public, et la signification attribuée au *geste de salir*, un geste « créateur de désordre ». Le chercheur a travaillé à l'élaboration d'une « échelle », composée de plusieurs « niveaux d'abstraction »²⁰, dans laquelle il a situé, au niveau 1 : l'espace physique (lieu des objets matériels, visibles, tangibles) ; au niveau 2 : les actions (activités humaines, perceptibles dans l'espace, au travers de leurs effets concrets) ; au niveau 3 : les pensées, croyances, interprétations (éléments abstraits, immatériels). (Cf. Fig. 2-A).

A l'issue de ce travail, le chercheur a considéré que la représentation figurée par le schéma de synthèse pouvait s'organiser selon cette « échelle » (cf. Fig. 2-B), faisant apparaître ainsi deux registres de sens de nature différente. Un registre concret, correspondant aux objets et actions (*saleté* et *geste de salir*), et un registre abstrait, correspondant aux interprétations et raisonnements (le *système de la crise*). Ce dernier apparaissait comme l'illustration, à l'aide d'« objets » métaphoriques (perturbations, motifs, effets), d'un raisonnement abstrait, portant sur les « causes » du « problème de la saleté »²¹. Le chercheur constatait en effet, que dans le langage courant, l'expression « la crise » désigne un « objet » métaphorique. Les énoncés par lesquels les « membres », ou les sociologues, décrivent « la crise » comme étant dotée d'un

¹⁹ « Je n'attribue pas le même sens aux mots selon le moment où je les lis. [...] Selon que je décris, l'une ou l'autre des facettes du schéma, les mots ne prennent pas la même signification » [Journal de recherche (JdR.), 9/05/06].

²⁰ Voir plus haut, au chapitre « Les procédures de création de sens ».

²¹ « Dans le schéma, pour expliquer le raisonnement, on crée des objets, crise, geste, motifs etc... On les isole [ils sont représentés comme agissant les uns sur les autres]. Ces objets imaginaires permettent de se représenter les choses » [JdR., 9/05/06].

pouvoir d'action – tels que : « *Les perturbations du système social alimentent les motifs de salir* » [Rapport d'étude, p. 51] – sont des énoncés métaphoriques.

A ce stade, le chercheur pensait avoir confirmé son hypothèse, au sujet de l'origine des difficultés qu'il rencontrait. C'est-à-dire l'existence de deux registres de sens, au sein du schéma, que le langage naturel ne lui permettait pas de distinguer²². Cependant, les réflexions développées ultérieurement ont fait apparaître de nouvelles difficultés.

La découverte d'une « confusion de sens »

Le chercheur s'est intéressé, en particulier, à deux pistes d'analyse. La première portait sur la relation des individus à l'espace physique. La délimitation, entre le « dedans » (chez soi) et le « dehors », semblait une donnée déterminante de la notion de « propreté », définie, selon Jean-Claude Kaufmann, comme le fait de placer la « *souillure* » en dehors de soi²³. La seconde piste concernait l'idée selon laquelle le schéma de synthèse représentait deux lectures des origines du *désordre* ambiant. Celui-ci étant attribué, soit à un facteur « externe » à l'ordre social (l'action des *salisseurs*), soit à l'existence de perturbations « internes » au système social lui-même. Les enquêteurs ont illustré cette idée par une métaphore, celle de l'iceberg. Selon cette image, le « système de la saleté », occupant la partie visible de l'iceberg, correspond à la « vision apparente du problème » (imaginaire, erronée), tandis que le « système de la crise », situé dans la partie immergée, exprime « les causes profondes » (réelles, vraies).

Poursuivant ses réflexions au sujet des notions de « interne/externe », « matériel/immatériel » et « réel/imaginaire », le chercheur a mis en évidence des contradictions apparaissant entre la « réalité » décrite par le schéma de synthèse, et la « réalité », telle qu'elle est appréhendée dans la vie pratique et dans l'espace physique. La métaphore de l'iceberg attribue le statut de « réalité objective » et de « vérité » aux éléments abstraits, immatériels (*les perturbations du système social*), tandis que dans la vie courante, ce statut est accordé aux éléments concrets, tangibles (*la saleté*). L'espace public constitue le territoire de la ville, il est le « dedans » de la ville, envisagée comme une entité abstraite. Cependant, à l'échelle des individus, l'espace public est le « dehors ».

Sans être convaincu de la portée des « manipulations de sens » auquel il se livrait, le chercheur s'est néanmoins efforcé d'examiner ces contradictions, car il avait le sentiment qu'elles pouvaient provenir de paradoxes, formés par la confusion de différents registres de sens²⁴. Pour ce faire, il s'est à nouveau référé à « l'échelle des niveaux d'abstraction » (*Fig.2-A*).

Le chercheur a réalisé alors, que les mots par lesquels il avait désigné les « objets » et les « actions », au sein de cette « échelle », étaient « détrit » et « jeter », et non pas « saleté » et « salir ». C'est ainsi qu'il a pu établir la « confusion de sens » qui se produit entre ces deux « couples » d'expressions. Les premiers désignent des objets et des actions, et les seconds

²² « Selon le sens commun, "perturbation" veut dire : "Il y a quelque chose qui ne va pas". C'est "la crise, le malaise, la saleté"..., tout est mélangé. Les mots désignent l'un ou l'autre, ou tout à la fois » [JdR., 9/05/06].

²³ « Être propre, c'est être en propre, être soi, clairement séparé de la souillure et du non soi : se défaire de la saleté dessine la première frontière existentielle » [Kaufmann, 1997, p. 21].

²⁴ Voir plus haut, au chapitre « Les concepts d'indexicalité et de réflexivité ».

désignent leurs significations. « Saleté » signifie en effet « objet qui n'est pas à sa place », et « salir » signifie « jeter ailleurs que là où il faut » (cf. les développements présentés en troisième partie)²⁵.

Le chercheur pouvait donc conclure que le schéma de synthèse représentait, non pas des « réalités » concrètes, mais les significations attribuées à ces « réalités » (cf. Fig. 2-C).

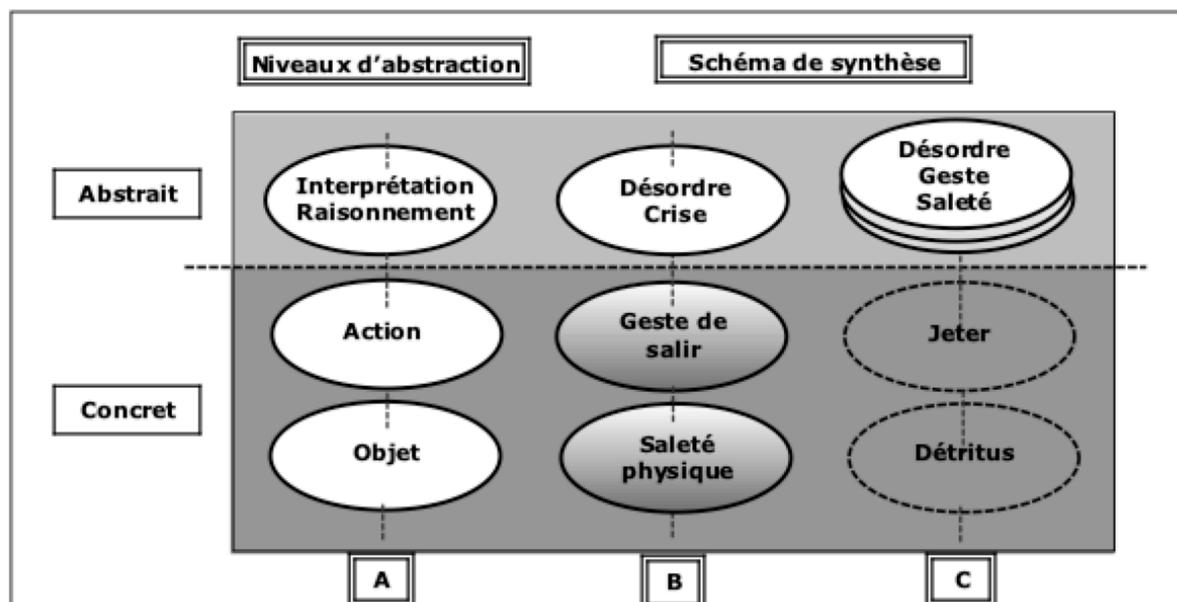


Figure 2 : Les représentations du schéma de synthèse

Les confusions et paradoxes, rencontrés au cours de la recherche, provenaient de l'usage des expressions du langage courant. Selon leur contexte d'énonciation, celles-ci étaient employées, tantôt selon leur sens commun, désignant objets et actions, tantôt selon leur sens métaphorique, exprimant alors des significations. Le chercheur tentait d'établir une distinction entre les différents niveaux de sens du *geste de salir* : « acte producteur de saleté-physique » et « acte producteur de désordre » [JdR., 26/11/05]. Mais il lui était impossible d'y parvenir en faisant usage du langage courant. Par l'emploi du mot « salir », le chercheur « superposait » constamment les deux niveaux de sens qu'il voulait distinguer, cette « erreur d'indexation » produisant le curieux effet d'instabilité du sens, qu'il avait constaté.

La « réalité » des descriptions sociologiques

L'interprétation illustrée par le schéma de synthèse comportant une « confusion de sens », le chercheur était porté à conclure que celle-ci était erronée. Cependant, elle semblait conforme à l'interprétation des « membres », qui accordent à la *saleté* et au *geste de salir*, le statut d'objet et d'action « concrets ». Pour résoudre cette question, le chercheur a dû, une fois de plus,

²⁵ Au cours des étapes antérieures, le chercheur avait identifié ce qu'il avait nommé le « double sens » des mots « saleté » et « salir » : « Détritus sales ou détritus qui n'est pas à sa place, les deux s'appellent saleté. Le mot salir signifie aussi mettre le désordre » [JdR., 9/05/06].

identifier les différents registres de sens auxquels ces énoncés contradictoires se rapportent, et préciser les critères de définition du « réel » correspondant à chacun d'eux.

Les « membres » envisagent leurs récits comme la description de ce qui *est*, et de ce qui se *fait* réellement. C'est de cette manière que les enquêteurs ont considéré les descriptions fournies par les entretiens, et les ont traduites au sein du schéma de synthèse (Fig. 2-B). Ce dernier est conforme aux descriptions sociologiques des « membres ». Il traduit le « discours des membres » à la manière des « membres ». La seconde « version » du schéma (Fig. 2-C) n'invalide pas la première, elle se situe à un niveau différent. Il s'agit cette fois, d'une analyse portant sur la manière dont les « membres » appréhendent la réalité. Cette analyse établit que les énoncés, formulés dans le contexte d'un discours, décrivent le sens attribué aux « choses dont on parle », et non les « choses » elles-mêmes. Le fait de « parler *de* » se situe à un niveau « méta » par rapport à la « chose dite »²⁶. Sous cet angle, la description des enquêteurs, comme celle des « membres », est une représentation de significations.

La nouvelle interprétation du sujet de la « propreté »

Le geste de salir

Tel que représenté au sein du schéma de synthèse, le *geste* traduit l'idée que les réactions à l'égard de la saleté portent davantage sur le « fait » de *salir*, que sur la présence de détritrus dans l'espace public. La *saleté* est en effet perçue comme le résultat d'un « acte », conscient et volontaire, qui atteste des mauvaises intentions de son auteur. L'extrait d'entretien qui suit illustre ce raisonnement :

« Ça me paraît difficile d'admettre que ça n'a pas été fait délibérément. Quelqu'un qui dépose ses ordures au pied de son escalier, il l'a fait..., je suis désolé. Il a eu un acte, volontaire, d'ouvrir la main [...] il ne peut pas ne pas en avoir conscience. Et s'il en a conscience, ça veut dire qu'il se fout de ses voisins ».

Cependant, comme indiqué précédemment, et comme le montrent les figures ci-après (Fig. 3&4), le mot « salir » ne désigne pas l'action de *jeter*, il désigne le sens attribué à cette action. Selon le sens commun, « déposer des ordures au pied d'un escalier » signifie bien *salir*. Mais cette phrase est formée de deux propositions : « déposer des ordures » et « au pied d'un escalier » (Fig. 3)

²⁶ « [...] pour expliquer quelque chose, il faut passer d'un niveau logique au niveau supérieur à ce que l'on veut exprimer ou expliquer » [Watzlawick et al., 1975, p. 99]. (Voir aussi, plus haut, le chapitre « Les procédures de création de sens »).

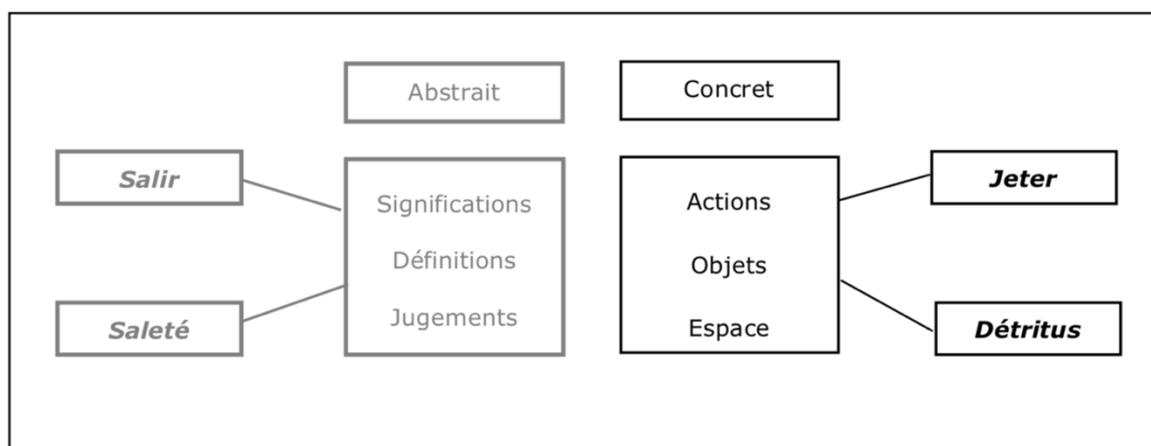


Figure 5 : Les registres de la « propreté »

Les perspectives d'action et de communication : « changer de registre »

Quelle est la conséquence de cette « confusion » ? Elle conduit à attribuer à l'un des registres, les « propriétés » appartenant à l'autre²⁹. Le caractère conscient et volontaire de *jeter* est attribué à *salir*, ce qui conduit à confondre *jeter* volontairement et *salir* volontairement. *Jeter* n'est pas motivé par une intention de *salir*, mais par la volonté de répondre à une nécessité pratique : se débarrasser de ces déchets. L'action de « jeter », accomplie dans le contexte pratique de la vie quotidienne, et les jugements portés sur les intentions supposées des personnes qui ont déposé leurs déchets en tel endroit jugé inadéquat, relèvent de contextes et de cadres de signification totalement différents. Il y a une « indépendance logique entre les actes et les jugements que les gens portent sur eux » [Becker, 1985, p. 210].

Pour ce qui concerne les Collectivités, qui tentent d'agir pour améliorer la « propreté » des espaces publics, « confondre les registres » revient à mettre en œuvre des moyens relevant de l'un, pour intervenir dans un domaine relevant de l'autre (cf. Fig. 6). Les Collectivités visent un double objectif : limiter le rejet de détritus dans l'espace public (objectif 1), et obtenir de la part de la population une appréciation positive de l'état de « propreté » de cet espace (objectif 2).

cette situation. Ça n'est pas le sens lui-même qui est ignoré, mais la manière dont il est élaboré. (La « confusion » semble, en outre, s'accorder avec l'expérience vécue. Lorsque l'on est dans la rue, on ne voit pas « des objets dans la rue », on voit « des objets »).

²⁹ « [...] nous ne devons pas parler d'une classe [ici signification] dans le langage qui convient à ses membres [ici objet et action]. Ce serait une erreur dans les types logiques qui conduirait aux impasses des paradoxes logiques. De telles erreurs [...] peuvent survenir [...] lorsqu'on attribue à tort une propriété particulière à la classe plutôt qu'à un membre (ou vice versa) [...] » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 45].

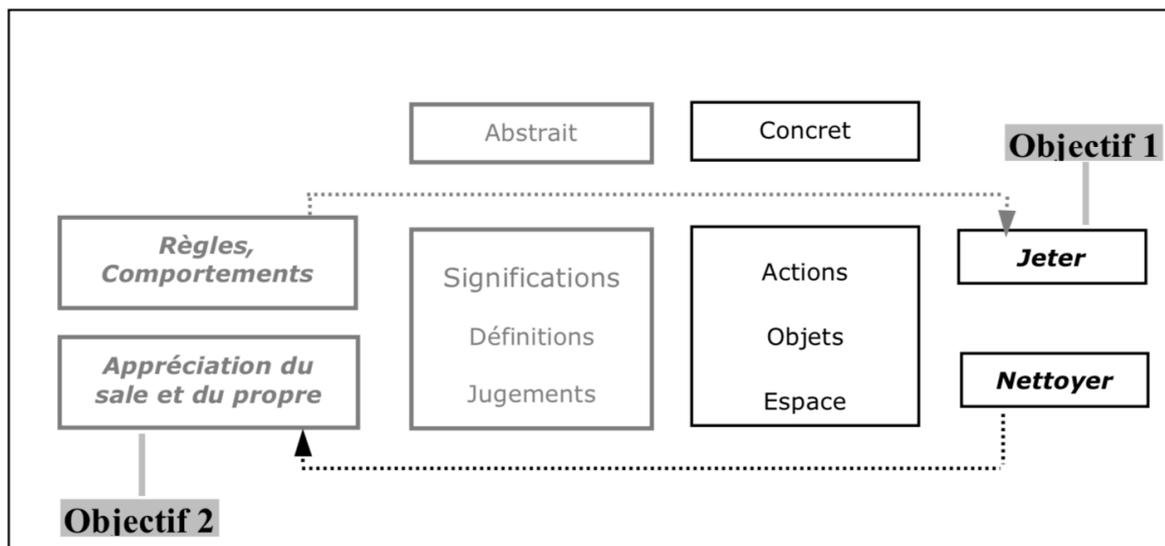


Figure 6 : Les interventions des Collectivités

Pour atteindre le premier objectif (registre concret), elles mènent des campagnes de communication incitant les habitants à adopter des « comportements » conformes aux « règles » (registre abstrait). Pour atteindre le second (registre abstrait), elles renforcent les moyens d'intervention de leurs services (registre concret).

Envisager des moyens d'action efficaces exige la distinction de ces deux « niveaux de réalité » (cf. Fig. 7). Le registre concret touche à des questions pratiques, relatives à l'entretien des lieux de vie et l'évacuation des déchets, dans leurs dimensions domestique et publique. Les moyens d'action reposent sur l'établissement des procédures d'évacuation des déchets et la prise en compte des usages. La notion de « propreté » appartient au registre abstrait. Elle se rapporte à la définition de la « place des choses », et de la manière dont il convient de se comporter en société et dans l'espace public. Elle concerne l'ordre social et fait appel à une « mise en ordre » symbolique de l'espace public.

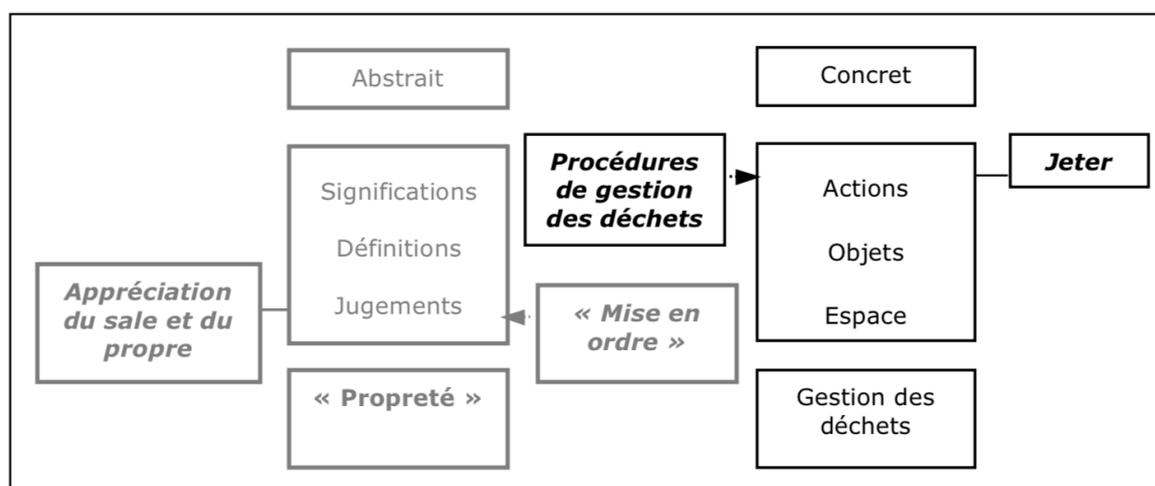


Figure 7 : « Changer de registre »

Du respect des « règles » au respect des usages

La question des *comportements* relève des jugements de valeur portés sur les actions, en référence aux conduites admises dans un contexte donné. L'existence de *comportements déviants* est établie par un raisonnement « à rebours », selon lequel la présence de détritrus dans l'espace public résulte « d'actes déviants », commis par des individus également « déviants ». Par conséquent, tenter d'agir sur les *comportements* présente autant de chance de succès qu'un « coup d'épée dans l'eau ».

C'est bien en référence aux normes sociales que les jugements sont prononcés. Mais les actes eux-mêmes sont davantage guidés par des considérations pratiques, qui autorisent assez largement les « entorses à la règle », en vertu d'arguments tels que « ça n'est pas très grave, c'est exceptionnel, pour cette fois j'ai de bonnes raisons, etc. »³⁰. Pour tenter de résoudre le problème concerné (la présence de détritrus dans l'espace public), c'est l'acte de « jeter » qu'il faut considérer. Il s'agit de savoir quels facteurs interviennent dans le fait de jeter plus ou moins « là où il faut », et comment est défini ce « où il faut ». Les « règles », que les Collectivités évoquent dans leurs supports de communication, font référence aux conventions sociales, mais celles qu'il s'agit de respecter, en pratique, sont d'une autre nature. Il s'agit de règlements administratifs, fixant les procédures (lieux, dates, horaires) de stockage et d'évacuation des déchets.

Ce sont les conditions d'application de ces procédures dans la réalité de l'espace physique qui déterminent, de façon essentielle, la manière dont chacun se débarrasse de ses déchets. Le facteur, qui semble intervenir de manière déterminant dans la question du respect des « règles », tient au « degré de contrainte » que chacun est en mesure d'accepter pour s'y conformer, et au « niveau d'effort » que l'application de ces procédures exige, selon les contextes locaux particuliers. Plus la contrainte est élevée, plus les occasions de « déviations » sont nombreuses. Les Collectivités disposent là d'un moyen d'action concret, qui consisterait à faciliter la tâche des habitants, en adaptant les « règles » à la réalité de leurs modes de vie et à la configuration matérielle des espaces.

Du nettoyage à la « mise en ordre »

Pour répondre à la « demande de propreté » des habitants, les Collectivités renforcent les moyens de nettoyage et d'enlèvement des déchets. Cette initiative ne parvient pas à satisfaire la demande, dans la mesure où les critères, sur lesquels se fonde l'appréciation des habitants, appartiennent au registre (abstrait) des définitions du « sale » et du « propre ». En premier lieu, il faut noter que la présence de détritrus dans l'espace public n'est pas le seul élément qui intervient dans cette appréciation. Elle porte tout autant sur l'aspect général des lieux habités ou traversés par les gens (les bâtiments, les trottoirs, les vitrines, le mobilier urbain, etc.), et sur une perception sensitive et émotionnelle de l'espace. Pour atteindre le but visé, il convient donc

³⁰ Philippe Amiel [Amiel, 2004, p. 127] indique une « *ethnométhode* » par laquelle les médecins s'affranchissent des obligations légales, en matière d'information des patients engagés dans des essais thérapeutiques : « *Je considère que ce que je fais est bien, sinon je changerais* ». Rapportée au sujet de la « propreté », celle-ci pourrait se traduire par : « *Je considère que ce que je fais n'est pas sale, sinon je ne le ferais pas* ».

de se référer à la subjectivité de ces critères, plutôt qu'aux outils que les Collectivités élaborent, pour évaluer la qualité de leurs interventions.

D'autre part, *sale* définissant l'état de ce qui n'est « pas à sa place », ce qui est en *désordre*, obtenir l'état de « propreté » exigerait une « mise en ordre ». Selon Jean-Claude Kaufmann, dans le cadre domestique, le nettoyage et le rangement remplissent cette fonction de maintien d'un ordre symbolique³¹. Mais pour ce qui concerne la sphère publique, cette dimension semble justement faire défaut, en raison d'une « *déshumanisation de l'intervention sur la chose publique* » due à la « *mécanisation* » des modes d'intervention des Collectivités³².

Les Collectivités semblent négliger le fait que leurs interventions dans l'espace public, et les effets concrets qui en résultent, donnent lieu à une interprétation (une attribution de sens) de la part des habitants. Le sens issu de cette interprétation est parfois fort éloigné du sens officiellement communiqué. La complexité des mécanismes d'organisation et de gestion rendant les intentions initiales indéchiffrables. En particulier, les effets de l'intervention de multiples services, dans le même espace, sont lus comme une marque d'incohérence³³.

Le sujet de la « propreté » soulève une question, relative au « sens » de l'espace lui-même. La conception de certains espaces urbains n'a-t-elle pas bouleversé « l'ordre » dicté par les usages ? Par exemple, certains bâtiments sont conçus sans distinction de « l'avant » et de « l'arrière », les deux façades ouvrant sur la rue. Si bien que les espaces, dévolus à l'entrepôt des déchets, ne se trouvent pas dans l'arrière-cours ou l'arrière-boutique, mais directement sur la voie publique. Il est possible d'avancer l'idée que déposer les déchets en ces lieux est conforme aux usages, mais que ceux-ci se trouvant dans l'espace public, offerts à la vue de tous, « l'ordre des choses » n'est plus respecté³⁴.

En adoptant l'appellation de « propreté », pour désigner les services chargés de l'entretien et leurs agents, les Collectivités semblent avoir « concrétisé » la « confusion de sens » qui existe dans le domaine du langage et du sens. En réduisant la fonction de « mise en ordre » à celle de l'entretien des espaces publics, et en confondant la question des règles sociales avec celle des procédures de gestion, les Collectivités « brouillent » leurs messages et se privent de leurs prérogatives politiques. Comme l'indique Howard Becker, « [...] *la détermination des normes à respecter, des comportements réputés déviants, et des individus désignés comme étrangers au groupe ou à l'organisation doit [...] être considérée comme une question de nature*

³¹ « *En lançant le corps dans la danse du propre, en remplaçant les objets familiers là où ils doivent se trouver, ce sont les fondements de l'ensemble de la structure symbolique d'une société que des millions d'individus reconstituent chaque jour sans le savoir* » [Kaufmann, 1997, p. 21].

³² « *Le cantonnier était une incarnation de la ville. [...] Avant, ils étaient plus humains, maintenant, ils sont comme des robots* » [Extrait d'un entretien, rapport d'étude, p. 39].

³³ Par exemple, un des acteurs ayant assuré le nettoyage des surfaces dont il a la charge, les déchets, présents dans les espaces contigus, resteront visibles jusqu'à l'intervention de l'acteur dont ces espaces relèvent. Pour les habitants, cela témoigne de la mauvaise qualité du travail accompli.

³⁴ Le chercheur a observé cette situation au sein du quartier « Basilique » de la Ville de Saint-Denis, dans lequel il réside. De nombreuses rues sont bordées par les faces arrière des boutiques d'un centre commercial, dont les vitrines ouvrent sur les circulations intérieures. Un autre exemple « d'inversion » peut être observé au sujet des balcons des immeubles d'habitation. Ceux-ci font office de débarras, de nombreux appartements en étant dépourvus. Les objets, réservés jadis aux recoins discrets, s'exposent aujourd'hui, en façade.

politique » [Becker, 1985, p. 31]. En outre, en cherchant à obtenir une meilleure efficacité, par le biais d'une augmentation des moyens techniques, les Collectivités adoptent une position de « prestataire », de « *super femme de ménage* », et participent à la dépréciation de l'espace public, devenu une « *zone de passage* », un « *no man's land* » [Rapport d'étude, p.17, 34]. Ce faisant, elles contribuent à générer les difficultés qu'elles tentent de résoudre.

Conclusion

La recherche a mis en évidence la manière dont les enquêteurs-membres ont appréhendé le sens, c'est-à-dire en considérant les significations comme des attributs des objets et actions, et non comme le résultat d'une construction. Elle a montré également le caractère occulte de ces procédures de création du sens.

Cependant, malgré ses tentatives, répétées à différents stades de l'avancée de ses travaux, le chercheur ne parvenait pas à déterminer la « méthode de fabrication » du schéma de synthèse. Une question demeurait, pour lui, particulièrement mystérieuse. Le schéma lui paraissait former une illustration de la « confusion de sens » : le *geste de salir* articulant le sens commun du mot « salir » (l'action de jeter), et sa signification exprimée par la métaphore de la *crise* (mettre le désordre). Comment était-il parvenu (dans son rôle d'enquêteur) à cette représentation, alors qu'il n'avait aucune conscience de la présence de ces registres de sens ?

En fait, le chercheur a dû établir *de quoi* le schéma était composé, c'est-à-dire « d'objets métaphoriques » illustrant des significations, avant d'être en capacité de saisir *comment* celui-ci avait été réalisé. Étudiant une nouvelle fois les premières esquisses du schéma, il a constaté que le *geste de salir* était d'abord représenté selon son sens métaphorique « d'acte producteur de *désordre* ». Au hasard de la « manipulation » des « objets métaphoriques » qu'ils tentaient d'organiser, les enquêteurs ont relié « l'objet geste » et « l'objet saleté » (par une flèche), de manière à former la « boucle » recherchée, figurant une « *spirale négative* ». Le lien, unissant « geste » et « saleté », recevait alors la signification de « production de détritrus ». Par cette opération, le *geste* de « salir » acquérait le sens de *geste* de « jeter », les deux « registres » se trouvant ainsi réunis.

C'est donc par la réalisation de la « confusion de sens » elle-même, que le chercheur-enquêteur avait construit le schéma de synthèse. Son étonnement, devant une « réalité » qu'il a lui-même fabriquée, résulte, selon Paul Watzlawick, « [du] *processus par lequel nous "créons" un réel et "oublions" ensuite que c'est notre création, pour le vivre comme entièrement indépendant de nous [...]* », qui ajoute, en citant Schopenhauer : « *C'est comme si l'intellect [...] s'étonnait de trouver que chaque multiple de 9 donne à nouveau 9, lorsqu'on additionne les chiffres qui le composent [...] et pourtant, il a préparé lui-même ce miracle par le système décimal* » [Watzlawick et al., 1975, p.118].

Bibliographie

AMIEL Philippe, [2004], *Ethnométhodologie appliquée : éléments de sociologie praxéologique*, Saint-Denis, Les Presses du LEMA, université Paris-VIII.

BARTHELEMI Michel, **QUERE Louis**, « L'argument ethnométhodologique » in H.Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, trad. de l'anglais (USA) [Studies in Ethnomethodology, (1967)], Paris, Presses Universitaires de France, p. 9-44.

BATESON Gregory, [1977], *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Éditions du Seuil.

BECKER Howard S., [1985], *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions A.-M. Métailié.

BODINEAU Martine, [2005], « La propreté des espaces publics à Saint-Denis », rapport d'étude, Secteur des études locales, Mairie de Saint-Denis.

BODINEAU Martine, [2009], « Jeter n'est pas salir : ethnométhodologie d'une enquête sur le propreté des espaces publics », *Cahiers d'ethnométhodologie*, n°3, Saint-Denis, Les Presses du Lema, université Paris-VIII, p. 23-33.

CONEIN Bernard, [1984], « L'enquête sociologique et l'analyse du langage : les formes linguistiques de la connaissance sociale », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales 3* (« Arguments ethnométhodologiques »), Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS-EHESS), p. 5-30.

DOUGLAS Marie, [1992], *De la souillure : étude sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

DULONG René [1984], « La factualité comme phénomène », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales 3* (« Arguments ethnométhodologiques »), Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS-EHESS), p. 38-53.

GARFINKEL Harold, [2007], *Recherches en ethnométhodologie*, trad. de l'anglais (USA) [Studies in Ethnomethodology, (1967)], par Michel Barthélémy, Louis Quéré (dirs), Paris, Presses universitaires de France.

GARFINKEL Harold, **SACKS Harvey**, [2007], « Les structures formelles des actions pratiques », (1re éd. 1970), in H.Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, trad. de l'anglais (USA) [Studies in Ethnomethodology, (1967)], Paris, Presses universitaires de France, p. 429-474.

KAUFMANN Jean-Claude, [1997], *Le cœur à l'ouvrage : théorie de l'action ménagère*, Paris, Éditions Nathan.

WATZLAWICK Paul, **WEAKLAND John**, **FISH Richard**, [1975], *Changements : paradoxe et psychothérapie*, Paris, Éditions du Seuil.